

ROYALISTE

BI-MENSUEL DE L'ACTION ROYALISTE

Directeur politique : Bertrand Renouvin

28 SEPTEMBRE AU 11 OCTOBRE 1978

8^e ANNÉE — N° 277 — 4,00 F

Dossier :

Bernanos, ce royaliste



**Chômage
des jeunes :
le gâchis**

**Gastronomie :
Giscard
et l'An 2000**

**Diplomatie :
la percée
de Pékin**

**URSS 78
consommer
pour oublier**

LA NOUVELLE ACTION FRANÇAISE — 17, RUE DES PETITS-CHAMPS - 75001 PARIS

école: l'échec ?

Bernanos! Grâce à l'amitié de son fils Jean-Loup, grâce au docteur Bénier, qui fut son compagnon en Amérique du Sud, grâce à Gérard Leclerc qui l'aime et l'étudie depuis longtemps, voici Bernanos royaliste, politique, qui nous parle du roi comme seul il sait en parler (nos pages centrales).

Il faudrait que Bernanos soit encore parmi nous pour dire leur fait aux bien pensants, aux bourgeoisies de droite et de gauche, aux imbéciles en tous genres — pour nous réveiller aussi de notre étrange sommeil. Un million et demi de jeunes chômeurs, jeunes pour un tiers, subissent la bêtise libérale, silencieusement. Gigantesque gâchis, dont le pouvoir s'accommode, et qui risque un jour de déboucher sur la révolte (l'Editorial de Bertrand Renouvin). Pendant ce temps, le Président dîne avec des intellectuels et s'interroge sur l'an 2000. Gérard Leclerc observe et s'amuse de cet événement bien parisien en *Nation française*.

Est-ce la République qui se meurt? Peut-être. Arnaud Fabre, pour sa part, rend compte du livre de Michel Winock qui raconte une autre agonie, celle de la IV^e République. Et B. La Richardais nous parle du « bonheur des pierres » — celui des militants enfoncés dans le totalitarisme (nos critiques en rubrique *Lire*). Ce monde totalitaire, Marc Désaubliaux est allé le revoir (*Choses vues en Russie*) tandis que Pierre Boieldieu observe le réveil de la Chine (*Chemins du monde*). Deux empires qui, lorsqu'ils veulent sortir de la nuit, sombrent dans un odieux réalisme.

Il y a heureusement, pour nous parler d'amour et de liberté, les poèmes et les chansons. Ceux de Gabriel Matzneff, celles de Béranger. C'est assez pour conserver l'espoir.

La rentrée scolaire, comme chaque année, alimente les colonnes des journaux. C'est ainsi que *LE MONDE* interroge le ministre de l'Éducation nationale, M. Christian Beullac. Cet entretien est, par endroits, un beau morceau d'anthologie consacré à célébrer les vertus de l'école unique et uniforme :

« — La loi de 1975 introduit une réforme fondamentale à laquelle j'adhère pleinement. Je la juge capitale pour notre pays. Le collège unique exprime une volonté politique profonde. Je ne suis pas sûr que l'on en ait saisi, dans la majorité comme dans l'opposition, toute la portée pour l'évolution de notre société. Cette volonté politique, c'est celle de faire en sorte que l'école ne reproduise pas les injustices, les discriminations qui subsistent dans notre société. Le collège unique rapprochera les Français. C'est l'école de Jules Ferry jusqu'à seize ans. »

Mais dans le même temps, les principaux de collèges, dans certains établissements réforment des groupes de niveaux. Comment espérer en effet, même avec quelques heures de soutien pour les plus faibles, faire marcher tous les élèves d'un même pas? Une sélection honteuse est donc maintenue et elle sera, dans certaine mesure, légitime, si elle ne reposait systématiquement sur l'orientation par l'échec.

L'échec scolaire! C'est une véritable hantise puisque toute la vie professionnelle — ou peu s'en faut — se joue à l'école. Deux théories extrêmes et également absurdes s'affrontent à ce sujet. Les uns expliquent que l'échec concerne des enfants originaux et sensibles qui sont rebutés par le savoir qui leur est inculqué et que les cancras sont des ... résistants. C'est ainsi qu'un certain Bernard Chapuis écrit dans *V.S.D.* à propos de Guillaume un mauvais élève qu'il connaît :

« Autrefois, ces résistants, on les nommait cancras, bien in-

justement et bien stupidement : le cancre, à l'école de campagne, c'était le lutin qui savait les fleurs, les insectes, les buissons, les saisons, les animaux. Et Guillaume est tout simplement le lutin des villes, comme des milliers de garçons de son âge qui ne le savent même pas et qui en auraient presque honte s'ils le savaient. Alors, bien sûr, nous vivons des temps difficiles mais ce n'est peut-être pas une raison pour se satisfaire entièrement d'un système d'éducation qui fait redoubler la poésie. »

Qu'un enseignement passe-partout suscite des réactions de rejet, c'est certain. Mais ces réactions ne dénotent-elles pas aussi chez l'enfant des virtualités de malfaisance et d'auto-destruction? L'homme naît bon et l'école le corrompt? Trop facile et malhonnête.

Presqu'aussi malhonnête que d'attribuer au patrimoine génétique les responsabilités de l'échec. C'est la thèse d'Eysenck et de Debray-Ritzen qui aboutit à considérer des enfants des milieux modestes, handicapés face à l'école, comme une lie biologique. Comme le remarque Jacqueline Giraud dans *L'Express* :

« Science moderne par excellence, la génétique peut-elle éclairer le débat? Les progrès accomplis depuis la découverte du support de l'hérédité, l'A.D.N. (acide désoxyribonucléique), permettent surtout de mesurer l'étendue de ce que l'on ignore. On est bien loin de pouvoir relier les facultés intellectuelles à tel fragment d'A.D.N. Et rien ne permet d'attribuer à l'action des gènes une influence de 45 ou 80 % dans la détermination des aptitudes intellectuelles. »

En fait, la seule méthode pour supprimer le gâchis scolaire est à la fois de débureaucratiser l'enseignement tout en maintenant des éléments de discipline dans le système éducatif. Il faut de même organiser la formation permanente pour assurer à l'enfant qui n'a pas réussi à l'école une

seconde chance liée à son métier. Encore faut-il que le corps enseignant se prête à ces innovations et prenne le goût de la responsabilité. Non seulement on est loin du compte, mais on est appelé à s'en éloigner davantage encore. Bruno Frappat constate ainsi dans *LE MONDE* :

« La jeunesse du corps enseignant et la diminution des effectifs vont aboutir à un freinage considérable du recrutement. Cela aura au moins deux conséquences : l'adaptation des études universitaires à d'autres types de débouchés, qui est aujourd'hui une nécessité, le restera pour longtemps; ce sont les mêmes maîtres qui vont faire vivre l'enseignement français jusqu'en l'an 2000. ... On peut se demander si le faible taux de renouvellement du corps enseignant jusqu'à la fin du siècle ne risque pas de poser un grave problème à l'institution scolaire : comment celle-ci, privée de sang neuf, saura-t-elle s'adapter aux mutations économiques et culturelles de demain? Aujourd'hui le corps enseignant pêche parfois par excès de jeunesse, pêchera-t-il demain à l'inverse? »

Faudra-t-il alors demain transformer les postes d'enseignants en poste à mi-temps avec obligation pour les intéressés d'avoir à exercer une autre activité pour éviter la sclérose? Ce serait provoquer un tollé. Et pour-tant...

Jacques BLANGY

ROYALISTE

BI-MENSUEL DE L'ACTION ROYALISTE

17, rue des Petits-Champs,
75001 Paris

Téléphone : 742-21-93

— Abonnements :

3 mois : 30 F

6 mois : 50 F

1 an : 90 F

soutien : à partir de 150 F
C.C.P. Royaliste 18 104 06 N

Paris
— Changements d'adresse : joindre la dernière bande d'abonnement et 4 F en timbres pour les frais

— Les illustrations et les photos de ce numéro ont été fournies par le groupe audiovisuel et sont la propriété du journal

— Directeur de la publication : Yvan AUMONT

— Imprimé en France - diffusion N.M.P.P.

N° Commission paritaire : 51700

le président de l'an 2000

Fallait ou fallait-il pas? Vous n'êtes pas forcés de savoir que pour le Tout-Paris, il s'agit du déjeuner du Président. *Ah il fallait pas qu'y aille*, dit la chanson, et répètent tous ceux qui n'y sont pas allés et qui, entre nous, auraient bien voulu recevoir une invitation. Ne serait-ce que pour pouvoir la décliner avec superbe. Ainsi sont les Français, incorrigibles discutailliers et moralistes. Entre nous encore : pour des riens. « Occupez-vous de vos fesses » comme dirait Bernard Henry Lévy. Mais alors de quoi causerait-on dans les salons?

La première fois on s'était bien marré. On a oublié, mais il y avait eu un précédent. A l'hôtel de Lassay, le président Edgar Faure siégeant encore au perchoir. Le cher Jean-Louis Bory l'avait narré à travers toute la capitale. La moue adorable de Claire Brétecher mimant au chef de l'Etat les dernières onomatopées à la mode, ça ne s'invente pas. Du coup la petite mignonne s'était vu récompensée d'une superbe gerbe de fleurs transmise de l'Elysée par motard spécial, gants blancs immaculés... Finie la rigolade, pour le coup. C'est Stoleru qui vous le dit — pas le genre marrant, le mec. Allez les gars, tous au turf, pour préparer le troisième millénaire! Vous n'y pensez pas, ça s'approche vertigineusement cette histoire, l'an 2000. S'agit pas d'être pris de court. Heureusement, on a un président qui pense à long terme.

Et comme ça ne s'invente pas non plus ces choses-là, il vaut mieux donner directement la parole au dit Stoleru (entretien avec Serge Maffert, *Le Figaro*, au lendemain du fameux déjeuner) :

« Aujourd'hui, le président a le sentiment que des problèmes comme celui du pétrole sont des épiphénomènes qui annoncent en réalité un changement profond de la société. Comme nous approchons du troisième millénaire,

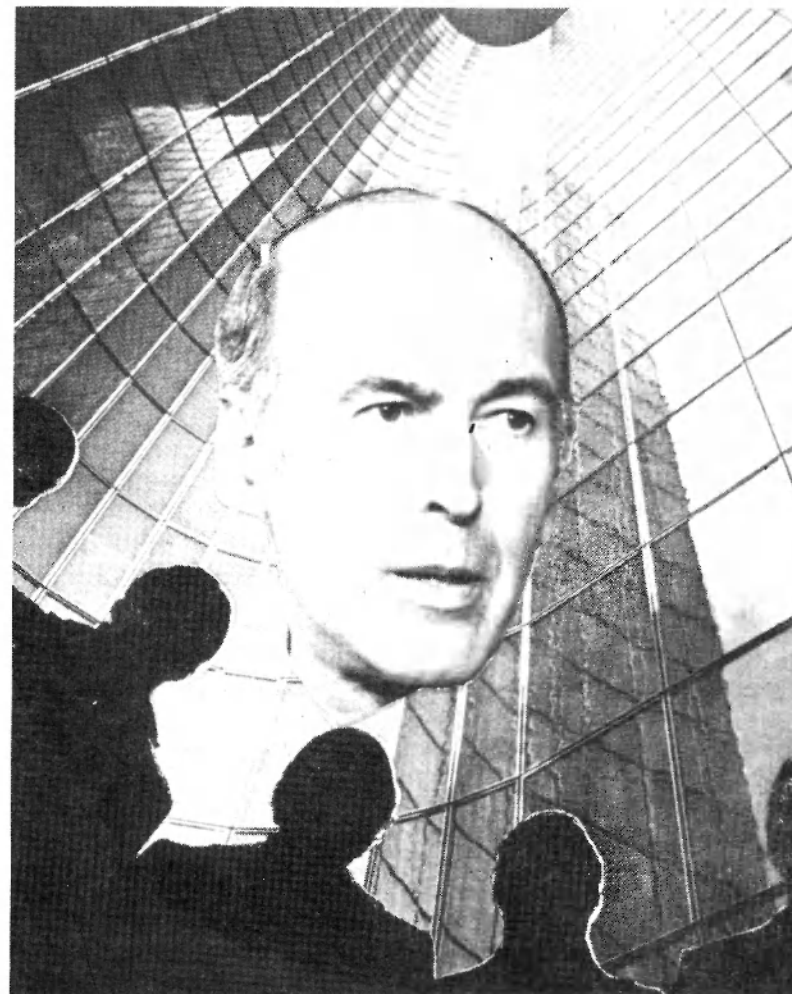
il juge commode d'utiliser le symbolisme sociologique de l'an 2000. Lors de sa dernière conférence de presse, en juin, il avait précisé déjà que son objectif était de préparer la France à prendre le tournant de l'an 2000.

M. Giscard d'Estaing a dit au déjeuner d'hier qu'il s'agissait d'engager une réflexion désintéressée, en précisant à ses invités que, de toute façon, il était impossible de prévoir qui gouvernerait la France à cette époque. Il a donné deux raisons à la nécessité de cette entreprise collective : d'une part, l'évolution interne de la société française et, d'autre part, le fait que la France, sur le plan mondial, doit continuer à jouer le rôle de phare de l'évolution des idées et des sociétés qu'elle a eu tout au long de son histoire. »

D'où la nécessité de constituer laboratoires et ateliers où se fédéreraient gourous de toutes les tribus sorbonnards : anthropologues, sociologues, psychosociologues et même logologues, sans oublier quelques philosophes. Pour aboutir à un colloque en 1980 sur le thème « Préparer l'an 2000 ». Et puis... Valéry Giscard d'Estaing n'exclut pas que si les résultats de ce colloque le justifient, ils pourront déboucher sur une structure permanente, fondation ou institution, par exemple, qui siégerait à Paris mais qui serait internationale.

Impressionnant, non?

Le journaliste demande alors au secrétaire d'Etat au travail manuel transféré provisoirement aux méninges, les résultats de ce premier déjeuner. « D'abord la constatation d'une sorte de « délire » de la civilisation moderne, délire au sens d'une sortie des schémas traditionnels de la société. » Diable! Qu'est-ce qui a trouvé ça — Lévi Strauss et ses sociétés froides ou chaudes?... Bernard Henry Lévy? Peut-être mais pas exactement comme le rapporte le Stoleru. « Tout va



bien, on coule à pic » avait-il jeté au début du repas, s'il faut croire Liliane Sichler de l'Express. Et Clavel avait demandé au Président : « Saurez-vous apprivoiser l'apocalypse? ». Ça sonne plus vrai, quand on connaît les bonshommes, que les dissertations stolériennes. Car il continue le secrétaire — et là, il ne manque pas de souffle :

« Une sorte d'assentiment s'est constitué sur le fait qu'il était difficile de savoir ce que deviendraient, en l'an 2000, la religion ou les idéologies actuelles, qui ont toutes les chances d'être mortes. Mais il subsistera la nécessité d'un dogme généralement accepté. D'où l'idée que les droits de l'homme, éventuellement renouvelés, pourront, peut-être, constituer une base commune pour l'humanité. »

Alors là, il ment comme un arracheur de dents, Lolo les méninges! Vous voyez Clavel, Marion ou Némé, et même les autres affirmer que le marxisme aura disparu dans vingt ans et que la religion aura été balayée par l'histoire? Quant aux droits de l'homme, nous, on veut bien. C'est la seule idée révolutionnaire et bouleversante, qui soit ces temps-ci apparue sur le champ

politique. Mais il ne faudrait pas se tromper. Non pas parce qu'elle a été énoncée dans un couvent maçonnique. Mais parce qu'elle a surgi de la souffrance des hommes et du martyre des peuples et que, douée d'une force morale absolue, elle défie les empires et les tyrans. Et si les invités de l'Elysée ont quelque mérite intellectuel, c'est à fonder autrement que dans le préchi-précha vaguement humanitaire les impératifs de conscience du vieux Kant.

Un dîner, ce n'est pas une histoire! Mais si c'est pour produire une giscardisation de la pensée, et entraîner quelques types bien à la vaticination du vide, sauve qui peut! S'ils ont pu libérer Dany le Rouquin d'un absurde exil, bravo! Ce sera au moins ça de gagné. Mais que soit vite liquidée l'opération raccolage bien utile aux présidentielles de 1981. Ça personne ne le dit. Etonnant. C'est Léon Bloy qui disait que les riches avaient un truc pour endormir la méfiance des pauvres : leur faire croire qu'ils étaient modernes. Giscard et Stoleru ont repris le même truc pour embobiner les intellos. Seront-ils dupes?

Gérard LECLERC

la percée chinoise

La manifestation la plus spectaculaire de l'irruption chinoise sur la scène internationale est sans doute la signature du traité d'amitié sino-nippon.

Sans qu'à court terme l'équilibre de l'Asie en soit bouleversé, la signature de ce traité aura pour effet immédiat et ostentatoire de consacrer Pékin comme interlocuteur valable, voire même recherché, à un degré tel que Tokyo a pu accepter l'augure d'une dégradation de ses relations avec Moscou. L'on sait les problèmes que l'insertion dans le traité de la clause anti-hégémonique a pu poser. Même après une modification dans la formulation de cette clause, le Kremlin ne peut que froncer les sourcils. Les dirigeants japonais, dont le réalisme politique ne s'est jamais démenti ont donc jugé plus avantageux un rapprochement avec Pékin. Si l'attitude soviétique à propos des Kouriles les a encouragés en ce sens, il faut reconnaître qu'il s'agit là malgré tout d'une belle victoire de la nouvelle diplomatie chinoise qui a su vaincre les réticences que pouvaient faire naître chez les Japonais la crainte de l'irritation soviétique.

Où s'arrêtera le rapprochement sino-japonais? Il est difficile de le dire, d'autant que ce traité marque plus la consécration d'un état de fait antérieur qu'une étape véritablement nouvelle dans les rapports entre les deux pays. Le jeu de bascule entre Pékin, Moscou et Tokyo ne saurait qu'à tort être terminé au profit des Chinois, rien n'étant véritablement ni définitivement acquis. Néanmoins, on peut s'attendre à un accroissement des échanges économiques, politiques, et même militaires, la République populaire chinoise apparaissant alors

comme un client de choix pour la jeune industrie militaire japonaise.

DES SUCCES MARQUANTS...

La signature de ce traité d'amitié ne peut dès lors qu'aviver la tension entre Moscou et Pékin, tension déjà savamment entretenue par le conflit khméro-vietnamien puis sino-vietnamien. La responsabilité de ces conflits paraît difficile à établir avec exactitude, la seule certitude ayant trait à l'évidente mauvaise foi dont fait preuve chacune des parties. Ici encore se profile le spectre du conflit sino-soviétique dont on ne sait jusqu'où il engagera ses deux protagonistes.

Dans ce conflit comme ailleurs, le jeu de l'U.R.S.S. consistant à empêcher par tous moyens la Chine de réaliser sa « percée » internationale, il n'est pas étonnant de voir l'antisoviétisme érigé en politique par cette dernière. Outre l'attaque de front de l'impérialisme soviétique, la tactique chinoise consistera à « isoler » d'une part les alliés inconditionnels de Moscou (Vietnam, la majorité des pays socialistes européens), et à « débaucher » d'autre part, d'anciens alliés de l'U.R.S.S. qui ont su prendre certaines distances face à leur ancien tuteur. C'est ainsi que doit être interprétée la visite de Hua Kuo-feng en Yougoslavie et en Roumanie. C'est ainsi également que doit s'apprécier l'ouverture chinoise vers l'Inde. La chute de Mme Gandhi a marqué la fin des relations privilégiées entre la Nouvelle-Delhi et Moscou. La diplo-

matie chinoise de « l'après Mao » n'en eut que plus de facilité pour tenter une percée auprès du nouveau gouvernement indien. Le pari audacieux des Chinois a, là encore, plutôt réussi, démontrant que les dirigeants chinois savent très bien manier les préceptes d'une diplomatie très traditionnelle à laquelle ils ne nous avaient plus habitués depuis longtemps.

... ET DES ECHECS

Ce rapide tour d'horizon des succès chinois ne doit pas masquer les échecs. L'hésitation américaine à un rapprochement trop marqué avec Pékin, la percée plus que limitée de la Chine dans le tiers-monde, la perte de l'Albanie, ne sont qu'autant d'indices descriptifs d'une situation encore difficile pour les Chinois. Ceux-ci ne sont-ils pas tentés d'agir d'autant plus vite qu'ils sentent l'imminence d'une opposition accrue avec l'URSS? Cette formule elliptique ne veut pas masquer l'essentiel. Moscou ne pourra longtemps admettre de la Chine qu'elle renverse à son profit la situation en Asie. Surtout, le Kremlin ne peut se permettre de voir la Maison Blanche, irritée par les déconvenues de la détente, écouter avec toujours plus d'intérêt la parole de Pékin. Aussi le temps presse-t-il pour la gérontocratie soviétique. La guerre est envisageable.

Quelle peut être dans ce cas l'attitude de l'occident? Convient-il d'adhérer aux thèses fort séduisantes du maoïsme en politique internationale? La mouvance même de ces thèses, la redéfinition constante de la théorie chinoise



en fonction des seuls intérêts de Pékin, doit inciter à la plus grande prudence. Que Pékin s'efforce de créer un « front uni anti-hégémonique », doit retenir l'attention. Mais comment ne pas voir que les successeurs de Mao appellent avec d'autant plus de force le monde à s'unir contre la menace soviétique que Moscou apparaît simultanément comme la seule capitale à s'opposer véritablement à la montée de la puissance chinoise. Une fois abattue l'hypothèque soviétique, qui pourrait empêcher la République populaire chinoise d'instaurer à son tour son « hégémonie » sur une partie du monde, voire sur le monde? Voilà qui réclamerait de notre part une véritable politique à l'égard du Tiers-Monde, qui parût à celui-ci libérée de toute hypothèque impérialiste.

Pierre BOIELDIEU

« critique. »

Bertrand Renouvin

LE DESORDRE ETABLI

pour mieux « situer » la naf.

30 f. FRANCO.

service librairie de la naf.

Lutter/Stock 2

4. 20 V

Bernanos, ce royaliste

Bernanos devant nous

Voilà quatre-vingt-dix ans qu'il est né, et trente qu'il s'est tu, que lui est tombée des mains une plume dont il disait que le bon Dieu ne l'y avait pas mise pour rigoler. Son œuvre, comme son corps y échappa, échappe à la vieillesse; avec elle il échappe aussi à la mort puisqu'en elle il nous demeure présent, plus jeune et plus vivant que tant d'autres. De sa voix qui s'élève encore l'accent est resté juste. On n'est pleinement homme de foi qu'en étant homme d'amour, homme d'espérance. Il a chanté ces vertus, il les a pratiquées. La parole libre, que rien n'a retenue, que personne n'a soumise, nous l'entendons dans notre incertitude, dans notre angoisse, non comme l'expression du passé, mais comme l'appel de l'avenir.

LE SENS DE L'AVENIR

Sa vie porte le signe de nos contradictions; nous y trouvons les repères du chemin, les jalons de l'avancée, les degrés de la montée. Pour lui avoir fait un bout de conduite, avoir partagé les premiers mois de sa vie brésilienne, je sais quelle fut sa peine, quels ses efforts, quelle sa fidélité. Romancier, créateur comme on est poète, il nous a livré les personnages et les actions d'un rêve moins furieux peut-être qu'il pensait, portant sur les grands lieux communs de la vie, de la douleur et de la mort, les lumières d'un regard tendre et lucide et l'immense, l'incommensurable sympathie, au sens étymologique fort dans lequel il l'entendait et qui; si elle est la plus

Les anniversaires, les commémorations, il n'aimait pas du tout. Pourtant, le 30^e anniversaire de sa mort, il faut bien en parler, parce qu'une occasion de faire retentir le message d'une telle vie, ça ne se perd pas. Une occasion pour crier ce qu'il s'est usé à écrire, à hurler, nous serions impardonnables de ne pas la saisir. C'est pourquoi nous proposons ces trois pages. Notre ami le docteur Bénier nous a envoyé son témoignage. Ce compagnon de Bernanos au Paraguay et au Brésil, fidèle témoin attentif à ce qu'il peut retrouver ici comme écho au message d'une vie, nous livre sa réflexion. Nous devons à la merveilleuse sollicitude de Jean-Loup Bernanos les belles photos de ce numéro et le texte paru au Courrier Royal qui exprime ce que « le roi » voulait dire pour Georges Bernanos.



humble, est peut-être aussi la plus pleine des manifestations de l'amour. La faim spirituelle n'a pas fini de se rassasier de ses grands romans. D'autres cependant, qu'il avait dans le ventre, les événements où il voyait la volonté divine l'empêchèrent de les en tirer, lui commandant de jûre, pour nous, sur l'heure mais dans une plus lointaine perspective, entre leurs lignes, de voir, pour ceux qui fermaient volontairement les yeux devant l'évidence, au-delà de l'accident, par-delà ce qui passe le sens de ce qui demeure, le sens de l'avenir. Il lui fallait le dire sur

le champ, mais il savait qu'il ne serait entendu que plus tard.

Qui l'écoute aujourd'hui reconnaît qu'il n'est pas un des fruits mortels où l'on nous invite à mordre dont il n'ait par avance décrit, dénoncé les prémices empoisonnées. L'immense, le pressant appel qui gonfle les pages des derniers temps, ni ce que nous avons vu s'accomplir, ni ce qui nous menace plus lourdement encore, ne l'ont étouffé, ne l'ont rendu caduc. Il s'adresse à l'homme, ne lui demande rien moins que de se reconnaître pour celui qu'il est, condition première, nécessaire, de sa survie.

Nous l'avons connu si attaché aux paysages de son enfance que des années après leur abandon pour ceux de Provence d'abord, puis, avant ceux de Tunisie, ceux de l'immense Brésil que tous les personnages de ses rêves hantent naturellement l'Artois qu'il a quitté. Il ne s'est jamais éloigné de la terre natale et du spectacle qui s'y donnait que pour retrouver plus vif et plus fort en lui le sens épuré de la patrie et, plus vraie, l'image de la France que portait son cœur. Son errance n'était fuite qu'en apparence, elle était d'abord, elle était surtout, poursuite. Avant qu'un rêve de jeunesse ne le conduise jusqu'au cœur de l'Amérique du Sud, un premier départ l'avait mené aux plus proches Baléares. Il sut bientôt pourquoi et à quoi il lui avait fallu être présent. Il lui fallut aller plus loin, entrer plus profond dans le sertão brésilien pour porter le poids de la guerre et le poids de la déroute, le poids du déshonneur.

UN REVE DE JEUNESSE

Réformé, il s'était engagé pour le premier conflit où les hommes de sa génération, tant leur destin leur apparaissait médiocre ont pu penser trouver dans l'épreuve, si sanglante soit-elle, la source d'un renouveau national et spirituel. Il en reçut d'autres leçons, et d'abord le cavalier enterré partagea, dans la boue des tranchées, la condition des hommes de son peuple placés face à la mort. Dans toute peine, dans tout effort il sait que Dieu est présent et qui voit mourir se pose des questions sur la vie et sur le sacrifice. Le rideau tombé sur la tragédie, dans l'oubli de ce qu'elle a été, le reniement et le relâchement, pour rappeler les exigences de la dignité humaine, il lance un saint de sa façon.

De la deuxième guerre mondiale, l'infirmité plus encore que l'âge l'eut écarté. A Majorque, il en avait vu et dit la préfiguration. L'annoncer ne l'empêchait pas de la redouter; quand elle s'abattit sur son pays, à des milliers de lieues, il la ressentit en lui. Il en surmonta la douleur et l'angoisse dans l'éloignement, c'est-à-dire dans le recueillement, dans la pauvreté, c'est-à-dire dans le dépouillement et, plus nue,



plus stricte, la solitude qui fut la compagne de tous ses jours, et lui était nécessaire pour faire face à l'événement sous le seul regard de Dieu. Entré dans la nuit, sous peine d'y sombrer, il lui fallut aller au devant de l'aurore, retrouver l'espérance. Du Brésil il parla pour les Français; de ce temps il parla pour le nôtre. Les raisons d'espérer qui furent siennes, nous les pouvons faire nôtres. Nouvelle épreuve que ses retrouvailles avec une France ne tentant de se relever de la défaite de l'occupation, de la résistance et de la libération que par les impostures édifiées là-dessus, et s'en remettant aux imposteurs. Il repartit et dut de ne pas achever son existence dans un dernier exil aux soins amicaux qui le ramenèrent mourir à Paris où il était né, sans y avoir vécu que ses tumultueuses années d'étudiant. Il semble que l'âpreté du ton se soit émoussée dans les dernières pages données aux gazettes, non moins douloureuses, où se lisent les linéaments du destin de l'homme, et singulièrement du destin de l'homme français, dont il attend que vienne le signal de l'insurrection de l'esprit contre toutes les formes de la démission devant la barbarie montante.

Il lui fut accordé, avant que la maladie l'abatte et par pressentiment d'une fin qu'il ne savait pas si proche, de mettre dans la bouche des dernières créatures qui lui durent vie, ses Carmélites, la prière de sa propre agonie.

Royaliste de cœur dès que le sentiment prit corps en lui, de raison dès que l'âge lui en vint, ses dix-sept ans se donnèrent à Maurras comme au fédérateur des énergies, au rassembleur des volontés « doublant notre élan par l'accord de l'intelligence et du cœur » dans un combat dont il lui assignait le rôle de le mener

jusqu'à son terme. Rompant avec l'homme qui n'assumait plus ce rôle à ses yeux, il ne se renie pas, il reste fidèle à la monarchie populaire dont il attend qu'elle maintienne et conduise son peuple sur la route de la justice et de l'honneur, attachement dont il ne s'est jamais départi, qu'il n'a cessé d'attester. Les fidélités ne se nourrissent pas de théories, mais de vertus humaines.

Fils de l'Eglise, et fils soumis, obéissant, il ne lui suffit pas de souffrir pour elle; lui aussi connut l'amère expérience de souffrir

par elle. Des pasteurs à qui fut confié le troupeau, vint le jour où, dans une affaire si mal engagée qu'elle mettait en cause les principes invoqués pour demander la parole qui dissipe l'équivoque, lève l'ambiguïté, libère et assure, il osa réclamer celle que doit le Saint-Siège à ses fils, la parole de Pierre. Plus tard, sur la terre d'Espagne ravagée, quand le crime prétend trouver sa justification dans la Croix, contre le crime, contre l'imposture, le mensonge et la complicité, de toute la force de sa foi outragée, de son honneur blessé, il lance un grand cri qui n'est pas encore retombé.

« Nous témoignons, a-t-il écrit un jour de 1939, pour l'Eglise et pour la Monarchie. Mais c'est à la Monarchie et à l'Eglise de se justifier par leurs œuvres, d'obtenir justice. » Les raisons que nous présentons ne nous donnent pas gain de cause, mais les fruits que nous portons.

Bernanos aujourd'hui? Un homme devant nous, et qui nous appelle, précisant ce qu'il en est de toute vocation: « il ne dépend pas de nous d'être appelés, mais il dépend de nous de ne pas répondre à l'appel ».

Jean BENIER



Bernanos entre son beau-père et Michel Dard.

Bernanos politique

Politique? Un moraliste peut-être, un lyrique... mais un politique, ça non! Au siècle de la politologie, on ne saurait s'y tromper. Un poète, un romancier serait malvenu à apprendre aux experts comment gouverner. Qui plus est, comme dirait Nimier, un écrivain dont les héros favoris étaient deux ou trois curés et de simples petites filles... qu'est-ce que ça pourrait bien nous apprendre? Nous avons des anthropologues, des sociologues, des futurologues — même que le Président leur demande de préparer le troisième millénaire... Alors s'embarrasser d'un vieux catho nostalgique qui a appris l'histoire chez Walter Scott, même pas chez Clausewitz! A la limite, ce pourrait être dangereux, dans la lancée de ce courant irrationnel qui tente en cette période de refouler les lumières pour se vouer à de nouveaux mysticismes. On voit trop quel parti pourraient en tirer les huluberlus qui prétendent que le réalisme est un tigre en papier!

Merveilleux imbéciles — pour reprendre son mot plein de tendre véhémence — et si votre réalisme était de pacotille, et si vos lumières vous aveuglaient, si votre supériorité était comme la ligne Maginot! Oui, il est vrai que Georges Bernanos s'est grisé de récits chevaleresques et que malgré tous les coups de la vie, il n'en a jamais démordu. Il est resté fidèle à son rêve d'enfant. Royaliste jusqu'au bout, son roi a toujours été « un homme à cheval, qui n'a pas peur ». Adolescent, étudiant, il a mené, tambour battant sur le pavé parisien la bagarre au nom de Saint Bayard et Saint Corneille: « Vive l'honneur et vive l'honneur français ». Et voilà que pour commencer sa vie d'homme il reçut, avec tous ses compagnons, en pleine face, le terrible stigmate de la guerre. Ils gisent par centaines de milliers les vieux frères sur les collines battues par le vent. Le XX^e siècle né et baptisé sous le signe de la science et du progrès, s'affale dans le sang. Bernanos n'est pas frappé, lui, dans sa foi et son espérance. L'optimisme moderne

lui sera toujours une sinistre plaisanterie. Ce qui lui a éclaté à la figure c'est la déflagration infinie du mal, la première vague d'horreur parmi celles qui submergeront la planète: « Tachez d'abord d'expliquer pourquoi l'humanité s'est dévorée pendant quatre ans, ne s'est encore qu'à peine assoupie sur les restes de son effroyable festin, le museau ruisselant de sang, épuisée, mais non assouvie ». En pensée, nous anticipons sans peine. Il y aura d'autres dizaines de millions de morts.

Que faire contre la barbarie? Fortifier son camp, préparer la croisade? Gare! Georges Bernanos va vivre douloureusement avec la guerre civile espagnole l'autre épreuve du feu, celle qui remet en question la légitimité d'une cause. Pourquoi se battre, si c'est au prix du déshonneur, du reniement de la vérité et de la justice, de la paix des grands cimetières sous la lune? Contre l'horreur, il n'y a que l'honneur.

Paroles dures à entendre! Et qui vouent à la solitude celui qui ne se lassera jamais de les faire retentir. Ce qu'il s'agit de sauver c'est la liberté de l'homme intérieur contre les totalitarismes, les rouges et les blancs. Le réalisme qu'on lui oppose est une balançoire! « Monsieur Hitler » est un drôle de réaliste! Ceux qui le traitent d'idéaliste ne voient pas que les professions de foi réalistes masquent toujours quelque intention secrète. Le réalisme au service des combinards ne fera jamais que de la combine.

Le prétendu idéaliste n'a pas fait nulle grâce à la réalité du mal, ce prétendu « anarchiste chrétien » n'a jamais transigé avec le désordre déguisé en ordre. Tandis que les masques tombent et que la vérité éclate, on peut reconnaître l'extraordinaire véracité de sa protestation. Et on peut le remercier d'avoir en dépit de tout sauvegardé la vocation spirituelle de la France.

Gérard LECLERC

... et voici le Roi

par Georges Bernanos

Il est facile d'écrire que la Monarchie n'est pas un parti. Moins facile de démontrer à quel point une telle affirmation est vraie, et, si l'on veut se reporter cent cinquante années en arrière, d'une vérité poignante, tragique. A la veille de disparaître, la Monarchie comptait des serviteurs en grand nombre, et un nombre presque aussi grand de parasites, mais elle n'avait point de parti. Emportée dans son extraordinaire élan historique, forcée de s'appuyer tour à tour sur des ordres, des classes, des factions rivales, brisant à mesure les coalitions, toujours renaissantes, le temps lui avait manqué d'organiser sa propre défense. Quelques gardes du corps, quelques mercenaires suisses, voilà ce qui lui tenait lieu des millions de chemises noires, rouges ou brunes. Pour le reste, elle se confiait à sa chance, et sa chance était la Patrie. Bien plus : avec une imprudence héroïque, elle avait laissé s'enfler démesurément la notion romaine de l'Etat, risquant de sacrifier ainsi à l'unité nationale en péril ce qui lui restait de l'antique allégeance féodale, du principe religieux de son pouvoir, et qu'elle ne retrouverait plus. Ainsi s'était-elle condamnée à ne subsister que de l'union de tous, de cette union qui naît à la longue d'un labeur commun. Ce labeur interrompu, tout s'effondrerait à la fois. Mais fidèle jusqu'au bout à son instinct le plus profond, elle désarmerait de ses mains les derniers fidèles. Moins par scrupule que par une espèce d'inaptitude foncière elle ne saura pas mieux exploiter les rancunes de l'émigration que la foi des paysans de Vendée.

Vingt ans plus tard, la Monarchie restaurée trouve les partis en pleine fermentation. Insoucieuse encore d'organiser le sien,

elle ne songe qu'à user ceux-ci les uns par les autres, et finalement à les briser. Mais c'est elle qui s'usera dans ses vains efforts contre une insaisissable vermine.

N'importe ! Aussi longtemps qu'elle a tenu bon, les partis ont pu la compromettre, elle ne s'est réellement compromise avec aucun d'eux. Impopulaire, certes, elle l'était. Mais pas au sens que ses ennemis donnaient à ce mot. Un pouvoir venait de naître qui s'appelait l'opinion et chaque fois que selon sa tradition immémoriale au moment du péril, elle cherchait son peuple, elle ne

qui n'était pas précisément le parti royaliste — car elle refusera toujours à un tel parti l'investiture — mais quelque chose de pis. Etrange amalgame de gens qui regrettent, c'était le parti du Regret. Fonctionnaires révoqués, militaires en disgrâce, hommes mûrs arrachés à leurs habitudes, ou jeunes à leurs rêves, c'était le parti des Vaincus. Formé en majorité de citoyens paisibles naturellement respectueux des lois par considération pour le gendarme, incapables de subir silencieusement l'injustice, plus incapables encore de la braver en face,



Bernanos au Brésil.

rencontrait que cette étrangère capricieuse, insincère, dont elle ne connaissait pas le langage et qui déroutait sa vieille expérience, si concrète, si familière, du génie français. Ce que la Royauté encore debout avait rageusement combattu, de toutes les forces de son instinct, grandissait sous les yeux de la Monarchie exilée, impuissante. Forcée de transiger avec certains dévouements, vrais ou faux, elle subissait bon gré mal gré leur sollicitude carnassière. Un parti s'organisait peu à peu loin d'elle

c'était le parti des Mécontents. Il se définissait enfin conservateur, laissant ainsi à l'adversaire le bénéfice de l'énorme prestige attaché au nom de Progrès — patriote, sans penser que ce mot emprunté au vocabulaire jacobin prête à toutes sortes d'équivoques car il suppose un parti de la Patrie, alors que la Patrie exige des serviteurs et non des partisans, des services et non des dévotions, des fidélités actives, lucides, non pas une aveugle adulation, un fétichisme inconscient — nationaliste, ou même national, comme s'il prétendait disposer lui seul de l'héritage des Morts — parti de l'Ordre, parti des Gens de bien, des

Bien-pensants, des Honnêtes gens. Et certes, il était un peu tout cela. Mais il n'était pas la France, et il croyait qu'il l'était. Il n'était pas plus la France que les dévots ne sont l'église, et le peuple ne s'y trompait pas. On l'eût approuvé de courir sa chance. On ne lui pardonnera pas de préférer trop visiblement aux risques du pouvoir le facile avantage d'une surveillance perpétuelle, d'un perpétuel contrôle, à la fois timide et hargneux. Car pour être d'une autre espèce son usurpation n'en paraît pas moins certaine. Depuis un siècle, la Gauche dispose de la puissance de l'Etat, tandis que la Droite se substitue peu à peu à la Monarchie dans l'exercice de sa plus haute prérogative, confisque insidieusement son prestige, et parti elle-même, ambitionne d'arbitrer les partis. La première gouverne à la place de l'Absent, l'autre juge en son nom, au nom du Pays, comme si elle en était la conscience, la tête et le cœur.

Il n'est pas question, certes, de méconnaître les services rendus, ni de rejeter injustement sur la Droite la responsabilité du partage sacrilège des deux France, premier axiome de la doctrine républicaine. Ecartée du pouvoir depuis soixante ans, tenue dans l'opposition, qui est la plus malfaisante des solitudes, on ne saurait lui reprocher d'avoir tiré de principes généralement sains, d'expériences presque toujours honorables, parfois héroïques, et de déceptions douloureuses et répétées une manière de juger, de sentir, qui s'est cristallisée à la longue dans une espèce de mystique, pour écrire un mot dont on a souvent abusé. Reste que cette mystique l'incline à paraître rejeter hors de la communauté française un adversaire qui n'est déjà que trop disposé à discuter un principe au nom duquel on le condamne. Les fanatiques de l'idée de Patrie font les internationalistes, comme les bigots font les incroyants. Le premier bienfait d'une Restauration sera d'arracher l'individu à la discipline étroite, inhumaine, des Partis.

Il y a beaucoup d'atouts dans le jeu de la France, mais de mauvaises habitudes les ont groupés dans un ordre immuable. La Monarchie mêle les cartes, et commence.

G. BERNANOS

la république se meurt

« La République se meurt » de Michel Winock est le journal de bord d'un étudiant de gauche à la fin de la IV^e République. Lu à vingt ans de distance, il constitue un témoignage précieux y compris dans ses outrances et ses erreurs.

L'affaire algérienne est bien entendu omniprésente dans cet ouvrage. Comme la plupart des dirigeants de l'U.N.E.F. à cette époque, Michel Winock qui militait en outre à l'U.G.S. (Union de la Gauche Socialiste) ancêtre du P.S.U., se bat avec acharnement pour l'indépendance de l'Algérie. Non sans manichéisme : tous les pieds-noirs — tant s'en faut — n'étaient pas de riches colons et de gros capitalistes. Mais avec la lucidité que donne le dégoût en ce qui concerne la IV^e République : les Guy Mollet, les Félix Gaillard n'osaient pas accorder l'indépendance par peur du lobby « Algérie Française » puissant au Parlement ; mais dans le même temps, ils se révélaient incapables de réaliser une politique audacieuse d'intégration, dans le respect de la personnalité algérienne. Il appartiendra à de Gaulle — que Winock en 1958 prenait pour un fasciste à cause du 13 mai — de se faire le syndic de faillite de cette absence de politique. Dans le sang et dans les larmes.

Parallèlement le jeune Winock découvrait, en entrant en politique, le drame de la gauche lié à son incapacité à faire quoi que ce soit avec ou sans les communistes. Sans les commu-

nistes, en effet, elle est condamnée à devenir une force d'appoint pour la droite. Ce fut la politique de Guy Mollet enlisé dans les marécages de la troisième force et organisateur de la décadence de la S.F.I.O. Mais l'alliance avec le P.C., elle, se révélait impraticable. D'abord à cause du sectarisme du parti de Thorez qui refusait la déstalinisation et escamotait le rapport Khroucht-

chev. Ensuite parce que l'année 1956 est à la fois celle de l'envoi du contingent en Algérie et du coup de Suez mais aussi celle de Budapest.

Et Winock voit avec colère et impuissance les deux principaux partis « ouvriers » se révéler inutilisables pour procéder à la modernisation de la société française ainsi que pour mener à bien la décolonisation. Il constate loyalement, vingt ans après, dans

la conclusion de son ouvrage, que c'est le gaullisme qui a réalisé la plupart de ses espérances de jeune chrétien de gauche. Mais de Gaulle, par sa légitimité historique, n'était-il pas dans la situation d'un quasi-monarque notamment vis-à-vis des partis ?

Arnaud FABRE

Michel Winock — *La République se meurt* — Ed. du Seuil — En vente au journal — Prix franco 50 F



le bonheur des pierres

Rescapés du totalitarisme, les anciens gauchistes n'en finissent pas de s'interroger sur leur itinéraire. Celui qu'ont parcouru Claudie et Charles Broyelle, anciens maoïstes qui ont travaillé en Chine, est particulièrement riche d'expérience (1).

Après leur « Deuxième Retour de Chine » (2), consacré à leur observation directe du monde totalitaire, ils publient des « Carnets rétrospectifs » où se mélangent réflexions personnelles, témoignages, souvenirs de Chine et de l'action militante en France. Sans doute, avouons-le d'autres témoignages, également passionnants. Mais celui-là encore mérite d'être lu et médité.

D'abord parce que Claudie et Charles Broyelle ont une ma-

nière bien à eux d'appréhender la réalité totalitaire : il ne s'agit pas d'une réflexion philosophique démontant la mécanique qui conduit au Goulag, ni de souvenirs personnels, mais de fragments d'une réflexion et d'une expérience racontées au jour le jour.

Ensuite parce que les auteurs posent une question nouvelle : si le marxisme conduit au totalitarisme, qu'est-ce qui conduit au marxisme ?

Sur la première proposition, « le bonheur des pierres » permet de vérifier ce que nous pressentions de la réalité maoïste, identique à la réalité hitlérienne dans ses théories comme dans ses méthodes d'action. A Berlin comme à Pékin, il ne s'agit pas de dictature mais de quelque chose de beaucoup plus effrayant : c'est le peuple lui-même qui s'asservit, ce sont les « masses » elles-mêmes qui renforcent un pouvoir qui, malgré les naïvetés publiées il y a dix ans, ne cesse de renforcer sa bureaucratie. Un pouvoir qui est non seulement maître du présent mais qui réécrit le passé, exactement comme dans le « 1984 » d'Orwell, qui veut détruire tout savoir,

toute compétence réelle sans, d'ailleurs aucun bénéfice réel pour la population.

En France, les militants maoïstes se sont soumis à la même logique : en révolte contre le stalinisme et la bureaucratie du P.C., ils ont adoré un nouveau maître ; nés d'une réflexion intellectuelle, ils se sont séparés de leurs livres, à l'exception du « Petit Livre Rouge ». Et puis ils ont voulu tuer en eux leurs origines, leurs différences, et jusqu'au rire...

Pourquoi cette longue descente aux enfers du militantisme ? Pour tuer le temps, pour apaiser l'angoisse, pour fuir la mort. Le groupe totalitaire décharge le militant de son inquiétude, mais au prix d'une soumission absolue, par la conclusion d'un pacte qui est un chantage déguisé : « si tu n'obéis pas, tu retrouveras ta solitude, et tu seras coupable d'avoir trahi le camp des « bons ». Tel est le discours de l'asservissement volontaire, que Claudie et Charles Broyelle analysent dans des pages qu'il faudrait citer tout entières. L'épreuve est rude, qui veut s'en libérer.

B. LA RICHARDAIS

(1) *Le bonheur des pierres* (Seuil). Prix franco 45 F.

(2) *Deuxième retour de Chine* (Seuil). Prix franco 45 F.

demande de documentation

Si ce numéro vous a intéressé, si vous désirez avoir plus de renseignements sur nos idées, nos activités, les livres et brochures que nous avons publiés, remplissez le bulletin ci-dessous sans engagement de votre part.

Nom : Prénom :
Année de naissance : Profession :
Adresse :
.....

désire recevoir, sans engagement de ma part une documentation sur le mouvement royaliste.

Bulletin à retourner :

ROYALISTE, 17, rue des Petits-Champs, 75001 PARIS

U.R.S.S. 1978



Une mode qui n'existait pas il y a cinq ans.

L'Etat soviétique cherche à faire entrer le peuple russe dans la société de consommation pour lui faire oublier l'absence de liberté. Calcul efficace à court terme... et à court terme seulement.

Je dois avouer que j'étais un peu ému en posant le pied sur le sol soviétique à l'aéroport de Moscou. Non pas l'émotion de l'inconnu, mais plutôt celle de retrouver un pays que j'avais visité voici cinq ans, et que j'avais aimé, malgré son régime et ses labyrinthes soigneusement disposés entre le touriste occidental et l'homme de la rue. Cette fois, pourtant, j'étais décidé à essayer d'abaisser les barrières tenues bien hautes par les gens de l'Intourist.

Hélas, la barrière se révéla encore trop coriace, et je dus me contenter d'une discussion sur les mérites du Bolchoï, d'une table ronde officielle avec quelques journalistes moscovites, et de brefs échanges avec mes voisins de queue devant les musées.

Pourtant, il me restait la possibilité de regarder et de voir des choses qui m'étonnèrent.

Premier étonnement : cette foule ahurissante des trottoirs du centre de Moscou est bien mieux habillée qu'en 1973. Pour les hommes, le triste complet gris mal coupé a fait place à plus de coloris, plus de recherche aussi. Quant aux femmes, elles ont fait un « bond en avant » vestimentaire si étonnant que, par instants, on aurait pu se croire au milieu de la foule des Champs-Élysées.

LA GRANDE BOUFFE...

Et effectivement, il faut reconnaître que le niveau de vie a grimpé de façon saisissante en cinq ans : en dehors de la recherche vestimentaire, on peut voir des boutiques et des magasins comme le « Goum » de Moscou bien achalandés, où la recherche de présentation a balayé l'aus-

sière vitrine dans laquelle, sur toile de fond, on voyait quelques boîtes de conserves entassées sans goût aucun.

Certes, il ne faut pas s'abuser : si les comptoirs sont beaucoup mieux fournis que par le passé, les prix affichés restent élevés, surtout quand on sait qu'un Russe gagne environ 125 roubles par mois (soit 873 F). Certes, également, il y a toujours peu de choses tentantes pour un occidental, mais tout de même, comparé à 1973 !

Autre signe remarquable, les voitures individuelles sont en augmentation, et les embouteillages de Moscou existent réellement aux heures de pointe. Même Léninegrad, qui m'avait paru si vide autrefois, possède elle aussi sa circulation.

Pourtant, mon plus grand étonnement vient du Russe lui-même : autant je l'avais trouvé triste et austère lors de mon premier séjour, autant il m'apparaît cette fois-ci joyeux et heureux de vivre, surtout très décontracté. Où sont passés ces miliciens qui vous rappelaient à l'ordre dès qu'on osait mettre le pied sur la chaussée en dehors des passages cloutés ?

Je dois dire que je m'explique mal cette transformation ; où, plutôt, on peut tenter de l'expliquer partiellement : le Russe vit dans le matérialisme, son bonheur y est lié. Améliorer son sort matériel, c'est améliorer son bonheur immédiat. Combien il est criant de constater que le Russe se moque des dissidents, qu'il connaît pourtant. Cela ne l'intéresse pas. D'ailleurs, on lui a dit qu'ils étaient des traîtres, des fous... Alors, pourquoi s'inquiéter pour des gens qui lui sont étrangers. Il faut bien com-

prendre que le Russe ne connaît de la politique que ce qu'on lui en dit : il ne sait pas ce qu'est la liberté de type occidental pour ne l'avoir jamais vécue.

... POUR ISOLER LES DISSIDENTS

A ce sujet, un journaliste russe nous a donné l'explication officiellement retenue au sujet des dissidents : Soljenitsyne et les autres sont des traîtres parce qu'ils critiquent le gouvernement qui est l'émanation de la classe unique. D'eux-mêmes, ils se sont placés hors du système, hors des aspirations populaires. Aujourd'hui comme dans le passé, l'intellect est le fait d'une intelligentsia très minoritaire dont font partie les dissidents. Tout cela ne semble guère toucher la masse russe.

Cependant, il ne faut pas se leurrer sur la nature de l'Etat qui règne en U.R.S.S. Le peuple est fataliste, certes, mais il souffre lui aussi parfois de la répression gouvernementale : ainsi, pendant mon séjour à Léninegrad, y a-t-il eu une émeute parce qu'on venait d'interdire à Joan Baez de chanter. Il est vrai que je ne me suis aperçu de rien, et que j'ai appris cet incident après coup. Mais cela montre qu'il y a un changement de mentalité dans la jeunesse, qui ne

rêve que de jeans américains, de musique pop et de voitures occidentales.

Autre exemple, vécu celui-là : une des personnes de mon groupe, visitant l'Ermitage à Léninegrad, est abordée par une gardienne de salle. Oh surprise, cette femme, qui n'a rien de remarquable, parle couramment le français. Discussion amicale, jusqu'au moment où la touriste propose d'aller déjeuner ensemble. La Russe ouvre des yeux arrondis d'effroi et se met à murmurer des « non, non, ce n'est pas possible ». Alors, il est convenu qu'on se reverra le lendemain dans la même salle.

Le lendemain, retour de la Française dans la salle convenue. Etonnement, la gardienne n'est pas là, pas plus qu'elle n'est dans les salles voisines. Et puis, il y a cette désagréable impression d'être « filée » depuis le hall du musée par cette femme à la mine revêche... Sans commentaires...

En fait, l'Etat soviétique maintient un régime policier étouffant, et joue la carte de la société de consommation, isolant ainsi tous ceux qui refusent la règle du jeu. Les Russes sont heureux ? Oui, sans doute, pour la grande majorité. Mais le jour où ils auront autant que nous sur le plan matériel, peut-être commenceront-ils à se poser des questions...

Marc DESAUBLIAUX



Une jeunesse fascinée par la société de consommation.



françois béranger en direct

A la suite de l'article paru dans « Royaliste » n° 273 à propos de son dernier disque « Participe présent », j'ai rencontré le chanteur François Béranger.

Je n'ai pas eu besoin de me présenter, il savait très bien qu'il devait rencontrer un royaliste. J'étais fin prêt pour enregistrer ses propos, mais son accueil chaleureux me fit oublier mon mini-cassette. Il me reste un moment que j'aimerais vous faire partager.

Je découvre un homme curieux préférant parler de politique plutôt que de lui sachant qu'il se dévoilera tout aussi bien en évoquant ce qui se passe dans ce monde! Donc un esprit ouvert, mais pudique, un artiste qui ne se prend pas pour une star, qui a le respect de son métier et ne joue pas à « l'anar à la guitare ».

Soucieux de connaître le visage du royalisme en 1978, c'est lui qui me pose des questions. En lui disant que nous refusons toute idéologie, je lui explique le souci d'ouverture du journal en faisant côtoyer la politique et l'art. Si l'on s'intéresse à la chanson « qui veut dire quelque chose » je constate que c'est plutôt vers les chanteurs de « gauche » qu'il faut se tourner. Les autres prétendent n'avoir aucune étiquette politique faisant le jeu de la société de consommation avec des chansons faites sur mesures pour le hit-parade.

François Béranger dont le public est marginal, ne craint pas de malmener quelque peu les mecs « cools » dans *Chili chilum* au risque de décevoir ses clients comme il dit lui-même. Son image de marque risque d'en souffrir mais justement c'est cette image emprisonnante qu'il refuse ne concédant rien à la mode.

Il me disait que depuis quelques années son public est plus diversifié. Tant mieux, la chanson populaire a tout à y gagner, en effet pour moi Béranger est un chanteur populaire, ça ne fait aucun doute, il chante le peuple qui travaille, qui espère et désespère. Aussi se remet-il souvent en question, gêné de chanter des choses qu'il voit sans jamais vraiment les vivre. L'ouvrier de chez Renault n'est-il pas le seul à pouvoir parler et peut-être chanter « l'ambiance » de chez p'tit Louis (Louis Renault). Faudrait-il encore qu'il ait le pouvoir de son vouloir comme dit Jean-Paul Dollé dans l'odeur de la France. Alors, il existe forcément des gens qui écrivent, chantent avec un risque d'erreur ce que d'autres vivent. Un état qui nous libérerait n'est-ce pas notre principal souci?

F.A.

Nous combattons, résistons à cet état qui fait de nous des administrés et qui divise notre pays, Béranger le chante. Dans une autre chanson, il dit « Faut pas perdre la gueule à ses propres yeux ». Peut-on rester insensible à cette phrase, nous qui voulons préserver ce qui fait notre identité. Il y a aussi « derrière les slogans le néant » n'est-ce pas un pied de nez à l'idéologie!

Etait-ce si évident d'aborder un chanteur gauchiste qui ris-

quait d'avoir des préjugés sur les royalistes, on pouvait le penser en se fiant à l'étiquette publicitaire faite autour de lui, pourtant ses chansons si on les écoute, attentivement demandent le dialogue!

Nos moyens financiers modestes ne nous permettront pas d'inviter François Béranger aux journées royalistes du moins cette année, et à défaut d'interview, il nous reste des chansons en accord avec le personnage.

François VIET

poèmes pour Francesca



Les lecteurs de Gabriel Matzneff seront contents de retrouver leur auteur favori dans cette gerbe de poèmes. C'est bien le même homme, les mêmes thèmes qu'ils retrouveront mais dans l'écrin de la forme poétique, la magie du chant, le cri pur du cœur. Le poème pour l'auteur d'Isaïe réjouit toi n'implique pas l'obscurité, l'excès polyphonique de l'allusion et des superpositions de signification. Les images ne sont jamais surchargées. Liberté, charme et humour s'accordent comme chez le prosateur :

Avec ses anglais cellulitiques Le bateau-mouche se prend pour la baleine biblique Et Jonas dans son haut-parleur Raconte l'histoire de Paris. La plupart de ces douze poèmes furent inspirés par Francesca, dont le joli visage fait rêver aux grandes amoureuses de la littérature, Laure ou Béatrice. J'y ai retrouvé un écho du cantique des cantiques, qui m'explique comment cette évocation de la beauté et de l'amour charnel ont un air d'hymne religieux. Certains se récrieront. Mais pourquoi cet aspect troublant de la création ne serait pas théophore? Les moralistes se récrieront, mais il me paraît singulièrement plus orthodoxe de songer que le salut ne saurait s'obtenir par le dédain de la beauté, sans oublier que, pour notre ami (et malgré sa part païenne) l'amour est plus que pour Diotime puisqu'il est sacrement.

G.L.

Gabriel Matzneff — Douze poèmes pour Francesca — Alfred Elbel éditeur — En vente au journal. Prix franco 88 F.

HUMEUR

C'était l'émission « cartes sur table » sur la deuxième chaîne. Le baron Empain était venu s'expliquer devant les téléspectateurs et mettre un point final « à ce que vous, les journalistes, vous avez appelé l'affaire Empain ».

Le baron est bon, il pardonne à ses ravisseurs. Le baron est plus humain depuis sa terrible épreuve, il pense aux problèmes de ses ouvriers. Brave baron. On se mettrait à l'aimer ce grand jeune homme qui s'explique si maladroitement avec ses cent cinquante mots de vocabulaire. Le ton est lénifiant, attendrissant, et puis au détour d'une question banale, on en reçoit plein la figure : « — subventionner un parti politique? — Oh, le groupe Empain-Schneider n'a rien innové, d'ailleurs cela passe le plus souvent par le patronat français, ou alors, dans quelques cas, pour un député mieux connu, dans un département... » Voilà le genre de bourde que le baron s'est mis à déballer. Mais qui pourrait faire le moindre reproche à ce brave et naïf citoyen belge?

TOULON

Session d'information et de réflexion organisée les 7 et 8 octobre sous la direction de Bertrand Renouvin.

Pour avoir le programme exact et tous renseignements sur le lieu et l'horaire, il suffit d'écrire à N.A.F. Toulon - B.P. 612 83053 Toulon-cedex.

ANGERS

Réunion publique le 10 octobre. Tous renseignements en écrivant à N.A.F. - B.P. 253 - 49002 Angers Cedex.

BORDEAUX

Retenez la date du 14 octobre où aura lieu une session avec la participation de Bertrand Renouvin.

LILLE

Reprise des permanences, tous les jours de 19 h à 20 h, chez M. Charlet, 27, rue des Fossés, où les sympathisants et lecteurs de Royaliste sont invités à venir prendre contact.

RENNES

Reprise des permanences au local, 16, rue de Châteaudun, les lundis, mercredis et vendredis de 18 h à 19 h. Nos lecteurs ou sympathisants sont invités à venir prendre contact avec nous à ces permanences ou, à défaut, à nous écrire : N.A.F. - B.P. 2536 - 35025 Rennes Cedex.

la n.a.f. en campagne

« Une femme, une Lorraine, une royaliste » : c'est par ces trois mots que Régine Denis-Judicis s'est à nouveau présentée aux électeurs de la première circonscription de Meurthe-et-Moselle. Opération publicitaire? Non : travail en profondeur, dans une région confrontée à de graves problèmes industriels, auprès d'une population matraquée par la propagande schreibernienne.

Régine ne cherchait évidemment pas à être élue, ni même à « faire des voix » (bien que, à l'inverse de tous les candidats marginaux, son résultat ait été légèrement supérieur à celui de mars dernier) : elle voulait simplement reprendre le dialogue engagé il y a six mois avec les électeurs. Le moyen? Tenir le maximum de réunions publiques dans toute la circonscription. Assistée de son suppléant Jean-Luc Bouton, de son directeur de campagne, M. Villaume et des militants de Nancy et de Metz, Régine a respecté l'engagement qu'elle avait pris devant la presse en août dernier : en trois semaines elle a tenu soixante-dix réunions (cinq par jour en moyenne!) qui lui ont permis de rencontrer et d'écouter les élus locaux et de nombreux électeurs, et de leur présenter les idées force du nouveau royalisme.

Complétée par des visites « porte à porte », par un affichage plus imposant qu'en mars dernier, par la diffusion d'un tract intitulé « battre Servan Schreiber » et par une distribution massive de « Royaliste », cette campagne a permis de sensibiliser des hommes et des femmes qui, sans ce travail méthodique, électoral mais non électoraliste, ne seraient jamais venus à une réunion de la NAF et n'auraient jamais acheté notre journal. La poursuite de la publication de la « Lettre royaliste de Lorraine » permettra de maintenir ce contact.

Second point positif de notre campagne : le retentissement dans la presse. Les grands quotidiens régionaux ont consacré plusieurs articles à la candidate royaliste et publié à son sujet de nombreux échos. De même la presse parisienne (Le Monde, La Croix, Libération, Le Point) a présenté — avec plus ou moins de bonheur — la candidature de Régine. Enfin, les reportages de FR3 Lorraine et d'Antenne 2 ont permis de faire connaître l'action royaliste à un public encore plus étendu.

Au total, une excellente campagne, pleine de promesses, et qui a beaucoup enrichi notre expérience militante.

Yvan AUMONT

REGION PARISIENNE

Une permanence spéciale à l'intention des sympathisants est tenue dans les locaux du journal, tous les mercredis de 15 h à 17 h 30 et de 19 h à 20 h.

Dimanche 15 octobre, de 15 h à 17 h : pot de rentrée de la Fédé de Paris dans les locaux du journal (4^e étage), entrée libre.

YVELINES

Journée d'études le samedi 7 octobre ouverte à tous les lecteurs de Royaliste. Participation de Gérard Leclerc. Cette journée d'études (10 h à 12 h et 14 h à 17 h) se tiendra au « Centre huit », 8, rue Porte-de-Buc à Versailles (à 500 m de la gare Chantiers).

MERCREDIS DE LA N.A.F.

Les conférences hebdomadaires (entrée libre) ont repris tous les mercredis.

Mercredi 27 septembre, « Bernanos, ce royaliste » conférence de Gérard Leclerc.

Mercredi 4 octobre, « Vérités et erreurs écologistes » débat animé par Arnaud Fabre.

Mercredi 11 octobre, « Du Courrier royal à Ici-France, la pensée du Comte de Paris à travers sa presse », exposé par Jacques Destouches.

Tous les mercredis à partir de 19 h, dans les locaux du journal, 17, rue des Petits-Champs, 4^e étage, discussion libre autour d'un buffet (participation aux frais). A 20 h, début de la conférence.

bulletin d'abonnement

Je souscris un abonnement d'essai de trois mois (30 F), 6 mois (50 F), un an (90 F), de soutien (150 F) *

(*) Encadrez la formule de votre choix.

NOM : Prénom :

Adresse :

Profession : Date de naissance :

ROYALISTE, 17, Rue des Petits-Champs, 75001 PARIS - C.C.P. ROYALISTE 18 104 06 N Paris

Que deviendront ceux qui, cet automne, entrent à l'école ou à l'université? Dans un pays qui va atteindre le taux record d'un million et demi de chômeurs, peu d'espoirs leur sont permis. Autrefois, une « belle situation » récompensait presque à coup sûr des années d'efforts personnels et de sacrifices familiaux. Mais maintenant? La moitié seulement des étudiants obtient un diplôme et, parmi ceux-ci, un sur deux seulement trouvera un emploi correspondant à sa qualification. Les malchanceux devront se contenter de « petits boulots » ou d'un métier sans intérêt et sans avenir. Immense somme de déceptions, qu'il est impossible de comptabiliser.

L'ESPRIT DE SACRIFICE

Et les autres jeunes? Ils quittent l'agriculture, mais le secteur industriel licencie massivement. Ils obtiennent ces C.A.P. qui, souvent, ne correspondent pas aux offres d'emplois et doivent, eux aussi, se contenter de travaux médiocres ou se reconverter, passant de la ferronnerie à la charcuterie — de ce qu'ils aiment à n'importe quoi. Immense gâchis d'enthousiasmes et de talents. Amertume de devoir quitter un pays aimé, ou de végéter d'emploi temporaire en emploi temporaire, entre deux inscriptions à l'Agence nationale pour l'emploi. Et ce n'est pas fini : car dans les prochaines années, le monde des employés de bureaux va être bouleversé par l'informatique. Combien de jeunes, et de moins jeunes se retrouveront à la rue?

Face à ces centaines de milliers d'existences gâchées, que répond le gouvernement? Il manipule les données, fustige la paresse, exhorte à l'effort... et à la résignation. M. Barre fait une distinction habile entre les demandeurs d'emploi et les chômeurs, ce qui ne résout pas la question, mais permet d'alléger le bilan catastrophique de quatre années de giscardisme : de 1974 à 1978, le nombre de chômeurs a triplé. Mais qui s'en inquiète, puisque la « majorité » a gagné les élections?

Et puis, poursuit tranquillement M. Barre, ces jeunes n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes : pourquoi refusent-ils de changer de région ou de

le gâchis



par
bertrand
renouvin

s'expatrier (bon débarras!) puisque la main-d'œuvre doit être « fluide »? Tant pis pour ceux qui veulent « vivre et travailler au pays » et peu importe le déracinement — sornette littéraire qui ne tient pas devant les exigences du libéralisme économique. Et pourquoi les jeunes n'accepteraient-ils pas n'importe quel travail? Une offre en vaut bien une autre en bonne arithmétique, et un demandeur d'emploi qui s'en satisfait fait un chômeur de moins. Brouilles que les goûts et les dégoûts de chacun... A la fin de la leçon donnée par le professeur Barre, les bien-pensants n'auront plus qu'à fustiger ces « jeunes qui ne veulent plus travailler ». Ainsi on exclut de jeunes chômeurs qui sont déjà isolés, mal dans leur peau.

LE SILENCE

Tandis que les professeurs dissertent, que les politiciens pélorent, que les gens de bien s'enfoncent dans leur bonne conscience, les jeunes se taisent. Dans les universités, les étudiants ne font plus de politique : ils tâchent d'obtenir un diplôme sans trop se soucier de leurs voisins. Dix ans après Mai 1968... Dans les rues, nulle manifestation de jeunes travailleurs ne vient

troubler la sérénité des états-majors politiques. Chacun essaie de se débrouiller comme il peut, en attendant des jours meilleurs.

Cette attente risque d'être vaine. D'abord parce que nous avons au gouvernement des hommes irresponsables et insensibles au malheur des gens. Ensuite parce que la crise de l'emploi atteindra bientôt le tertiaire, tandis que les « restructurations » continueront de vider les usines. Nos prétendus dirigeants s'en accommodent, se contentant de prescrire de temps à autre une médecine inefficace, et cherchant à distraire le bon peuple par quelque rêve : M. Giscard d'Estaing pense à la France de l'an 2000, manière élégante de fuir le présent, et bientôt on nous dira monts et merveilles de la « construction européenne ».

L'EXPLOSION ?

Posons à nouveau la vieille question dont personne ne connaît la réponse : dans combien de temps atteindrons-nous le seuil de l'intolérable? Existe-t-il, même, ce seuil, ou bien la France s'enfoncé-t-elle dans un mol consentement à l'irréversible? Je n'en sais rien. Sans doute peut-on relever quelques signes de profond mécontentement : les élections partielles marquent une très nette poussée de la gauche socialiste, et certains sondages indiqueraient que les politiciens de tous bords sont discrédités. Mais les Français étaient déjà mécontents en mars 1978 et rien n'est arrivé : ni le raz de marée électoral, ni les grèves de l'espérance déçue.

Alors? Peut-être, quand même, un jour, l'explosion.

Il faut la souhaiter et la redouter à la fois. La souhaiter parce que seule une révolte sociale peut bouleverser un jeu politique bloqué pour longtemps. La redouter parce qu'elle peut aller n'importe où, faute de projet à accomplir. Ni les partis, trop discrédités, ni les syndicats, trop conservateurs, ni les idéologies, inadéquates ou monstrueuses, ne peuvent montrer le chemin d'une véritable révolution. N'attendons rien de ce qui existe : nous avons besoin d'idées neuves et d'un homme libre. Il ne tardera pas à apparaître.

Bertrand RENOUVIN